

AUX
QUATRE
VENTS

L'AUTEUR

Olivier Guy a commencé sa vie comme un homme de sciences, de techniques et d'industrie. Il a gravi les échelons de l'entreprise en y côtoyant toutes sortes de situations ordinaires, et quelques autres qui l'étaient moins, mettant en scène une collection assez complète des caractères de la comédie humaine.

La conduite des hommes, la nécessité d'expliquer, et plus encore d'entraîner, de trouver les mots justes qui veulent convaincre plutôt que démontrer, lui ont appris « sur le tas » le pouvoir de la parole, stimulant ou mortel, terrible ou guérisseur.

La rencontre impromptue de misères véritables, mais si communes que tous finissent par s'y habituer, et aussi par bonheur de quelques héroïsmes discrets, lui ont donné le désir d'en user.

De larmes et de lumière est son premier roman.

Olivier Guy
De larmes
et de lumière

roman

EdB

AUX
QUATRE
VENTS

www.editions-beatitudes.fr

DANS LA MÊME COLLECTION

Lazarus, du monde Lambda
Christine Voegel-Turenne

La mère, récit d'un miracle
Sylvain Clément

La station solitaire
les aventures d'un curé dans l'espace
Emmanuel Pic

Deux places pour trois
Pascal Genin

La valse des âmes
Guillaume Sébastien

Et elles passèrent
sur l'autre rive
Françoise Landrot

AUX
QUATRE
VENTS

/// *Quand Otto et lui décidèrent d'en finir, ils voulurent le faire avec superbe, la grandeur n'étant plus pour eux. Fièremment sanglés dans leurs beaux uniformes et tuant encore une dernière fois ; c'est sur un cri de haine qu'ils tirèrent leur révérence. S'il fallait maintenant, sur le seuil de la scène, mendier une improbable grâce, Frantz comprenait bien que ce ne pourrait être du bout des lèvres. Il butait encore et toujours sur le mur du temps nécessaire à une telle conversion. La porte tremblait plus lourdement à chaque coup ; les vitraux volaient en éclats, ouvrant dans les fenêtres hautes de l'église des jours béants où s'engouffraient ensemble les vents de décembre, les cris de la populace et la lueur des flambeaux. Qu'avait-il dans les mains qui pût monnayer son pardon ? Son arme lui échappa et tomba d'un bruit sec. Plus il mesurait la valeur de ce qu'il brûlait maintenant de recevoir ; et plus il se savait incapable d'en payer le prix. Définitivement incapable. Mais mérite-t-on jamais le pardon que l'on demande ? N'est-ce pas justement parce qu'on ne le mérite pas qu'il faut le demander ?... Doit-on d'abord se convertir pour oser approcher la Croix ; ou y vient-on rencontrer Celui sans qui rien ne serait possible ? //*

Courville, décembre 1944 :

La France s'apprête à fêter le premier Noël de la Libération. Pourtant, dans ce petit village de la Marne, deux SS en rupture de ban prennent cinq femmes en otages. Ils ont résolu d'achever leurs existences perdues dans un dernier bouquet de violences et de crimes. Seule une mort spectaculaire pourra couronner leur folie meurtrière. À moins qu'une rencontre inattendue offre une autre voie.

De larmes et de lumière s'ouvre au cœur de la seconde Guerre Mondiale et de ses crimes contre l'humanité ; puis en accompagne victimes et bourreaux sur plus d'un demi-siècle de vie. Des destins s'entrecroisent et cherchent leur chemin entre les obstacles de la culpabilité, de la vengeance et de la mémoire, avec en perspective la petite lumière du pardon. Mais l'auteur des actes les plus terribles est-il encore pardonnable ? De l'indignation à l'émotion, en passant par la révolte et la compassion, ce roman ne peut laisser indifférent. Un récit bouleversant au rythme haletant.

Avertissement

Bien que les péripéties de ce roman s'inscrivent dans un contexte historique réel, les personnages en sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

*

* *

EAN Epub : 978-2-84024-804-0

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, mars 2014

Conception de la couverture : mc-design – Martin Casteres

Illustration de couverture : Coventry Cathedral in the Wake of a Air Raid ©
Corbis

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Elle suivit des yeux le vol interminable du paquet de chiffons et, se penchant par le vasistas en se lacérant encore davantage, le vit enfin atterrir doucement entre les mains de l'homme.

Il n'y eut pas un pleur, pas une hésitation.

En quelques secondes, l'enfant changea de bras. De ceux de sa mère, impuissants et broyés, il s'envola vers l'étranger, ce paysan dont la matinée s'ouvrait paisiblement, sans préoccupations plus graves que les travaux du jour. L'homme le reçut délicatement dans ses membres nouveaux. Il faut être fort pour être doux.

Un regard fut échangé. Un simple regard. Plutôt stupéfait qu'entendu. Trop bref pour tout ce qu'il aurait fallu dire. Suffisant pour l'essentiel.

Il sera à la hauteur.

Rachel fut apaisée par cette pensée. Elle put enfin s'abandonner à sa propre peur et se mit à trembler. Ses jambes lui manquèrent et elle fondit en larmes. Elle resta suspendue aux barbelés dont il fallut quatre hommes pour la décrocher.

Et plus rien ensuite ne compterait.

Lucien n'était pas né dans la Marne, mais à Brive-la-Gaillarde. Il avait gardé de ses jeunes années de rugby de solides réflexes, une certaine adresse et le goût du jeu d'équipe. Quand il vit le paquet jaillir du train dans sa direction, quand il entendit le hurlement d'espoir, il sut d'instinct qu'il recevait la passe de sa vie.

Il appela à son secours sa vieille expérience d'arrière du quinze briviste, planta ses pieds dans le sol, tendit en avant ses bras musculeux, suivit des yeux la longue trajectoire plus attentivement que jamais et accueillit la boule de linge.

Lucien Duval était un homme simple qui avait déjà connu une guerre. Trop vieux pour être appelé en 1914, il endossa

l'uniforme trois années plus tard, quand l'étendue des pertes dues aux grandes offensives obligea le pays à repeupler le front. Il quitta alors sa Corrèze pour être affecté à Courville, en Champagne, dans un beau château Renaissance où un hôpital venait d'être aménagé. Les troupes allemandes avaient occupé le village en août 1914, mais depuis leur repli consécutif à la première bataille de la Marne, le lieu fut trouvé assez calme pour qu'on y établît un important centre de huit cents lits, spécialisé dans les opérations du crâne. On installa même un terrain d'aviation sur un champ de la commune en avril 1917, d'où s'illustrèrent Guynemer et Fonck au sein de la célèbre Escadrille des Cigognes.

À trente ans, Lucien ne fut pas envoyé sur le front, mais dans ce charmant village relativement épargné. Célibataire et sans charge de famille, il était conscient de sa chance et mettait une belle énergie dans les tâches qui lui revenaient. C'est dans cet exercice, principalement d'entretien des installations et d'aide aux soignants, qu'il fit la connaissance de Marthe, une fille du pays de cinq ans sa cadette, employée à l'infirmierie. Ils s'aimèrent comme peuvent le faire ceux qui ont vu s'éloigner l'espoir de fonder une famille. Ce sentiment fut mis à l'épreuve en mai 1918, quand il fallut à nouveau évacuer le village sous l'avancée des troupes allemandes. Lucien fut alors replié avec l'hôpital, tandis que Marthe restait sur place en compagnie de quelques habitants trop vieux ou entêtés pour quitter leurs maisons. La séparation fut douloureuse. Lucien connut la brûlure de l'inquiétude, avivée par chaque mauvaise nouvelle et que rien n'apaisait jamais. C'est ainsi qu'il apprit le déclenchement d'une nouvelle bataille sur la Marne et le retour du front à Courville. Un communiqué laconique lui annonça la destruction du château et des plus belles maisons du village par les Allemands, avant d'en être délogés le 2 août. Après quoi, les

rare informations devinrent plus alarmantes encore, sans aucun courrier de Marthe pour en atténuer l'effet. On parla de bombardements américains et ennemis, s'étant abattus sur la zone avec une telle violence qu'elle en resta déserte jusqu'au mois précédent l'armistice. Ce n'est qu'aux premiers jours de novembre que Lucien reçut enfin une longue lettre de délivrance. Encore dut-il attendre sa démobilisation en 1919 pour reprendre le chemin de la Marne et y retrouver Marthe, bien en vie, mais déboussolée dans sa maison dévastée. Ils s'épousèrent dans l'église Saint-Julien, brisée et enchantée comme dut l'être le tombeau du Christ au matin de la Résurrection. Lucien n'ayant plus d'attaches à Brive, ils s'installèrent dans la demeure éventrée qu'ils entreprirent de relever.

Au temps de sa gloire, Courville fut l'apanage des archevêques de Reims. On y vit séjourner Barberin, qui était le neveu d'un Pape. La tradition y situe aussi l'exil du cardinal Mazarin, en 1651. La grâce du lieu, dont provient la pierre de la cathédrale de Reims, la belle allure de ses habitations, de l'église romane, du château voisin et de son grand parc l'avaient fait surnommer *la perle de la vallée*. Il n'en restait que quinze méchantes bâtisses après le départ des Allemands.

Tout était à refaire. On commença bien sûr par les champs, les granges et les bêtes, dont tout le village vivait. Il fallut du temps pour retrouver un semblant de confort. La reconstruction des maisons n'était pas si ancienne quand éclata la guerre suivante. Lucien ne perdit jamais son accent du sud-ouest, mais son dévouement et sa fidélité à sa belle-famille le firent adopter par les gens du pays qui gardèrent juste l'habitude de le surnommer le *Briviste*.

Il avait reçu la débâcle de 1940 avec fatalisme, et accueilli l'arrivée du Maréchal comme un soulagement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par nuit ; aucun des deux ne s'en plaignit.

Et surtout, on allait choisir un prénom.

Après cela, nul doute que cet enfant serait bien le leur. On appelle ce qui vous appartient, n'est-ce pas ? Ainsi, s'ils lui donnaient un patronyme accolé au nom de Duval, il devenait leur fils plus définitivement que par toutes les formalités du monde. Ils pourraient alors le regarder ainsi, et même lui trouver des ressemblances.

Leur fils ! En un instant, ce paquet de chiffons jailli en un cri des flancs du train monstrueux avait éclos. Il avait délivré quelques livres de chair tiède et sonore. En peu d'heures, cette offrande fragile était devenue leur fils. Leur fils tombé du ciel. Ils étaient si heureux qu'ils ne lui donnèrent pas un seul prénom, mais deux. Pour les registres, il serait Pierre. Pour l'usage courant, ils s'habituaient à appeler Moïse ce bébé trouvé dans ses langes.

Ils n'eussent pas été tellement surpris d'apprendre que c'était là son véritable nom.

5

Cependant, cet usage du grand nom de Moïse, aussi inspiré fût-il, s'avéra lourd de conséquences.

La statue du prophète, certes autant vénérée des chrétiens que des Juifs, était trop imposante pour passer inaperçue dans la Marne rurale de l'Occupation. Il n'était pas prudent d'évoquer sans cesse le plus célèbre des enfants trouvés de l'Histoire. Cependant, dans les environs de Courville, on ne voyait pas souvent d'étrangers et on ne se méfia pas. On ne visitait pas l'intérieur de ces fourgons blindés qui sillonnaient le pays, lourds de leurs chargements d'ombres cadenassées. Tout ceci était d'un autre monde dont on ne recevait que les échos lointains et parfois un reflet fugace. Un monde dont on voulait tout ignorer. Alors, puisqu'on se tenait si sagement à l'écart, quel policier aurait soupçonné le petit Pierre-Moïse d'avoir quelque rapport avec ces prisonniers déchus et présumés coupables ? Du reste, l'enfant tombé d'on ne savait où, mais en le soupçonnant bien, était intouchable de par l'autorité du père Germain lui-même. Son pseudonyme trahissait-il son origine ? Allons donc, il était la figure de l'innocence certifiée par le curé !

C'est ainsi que le surnom écrasant, venu d'abord comme un clin d'œil, finit par s'imposer, puis à faire parler à voix basse. Pas en mal, du reste. On appréciait Marthe et Lucien, dont on respectait le dévouement. Toutes les commères des campagnes

de France n'étaient pas des méchantes langues ; mais enfin, on chuchotait quand il eût mieux valu se taire.

De proche en proche, la nouvelle du miracle fut connue des autorités qui, sachant bien la proximité de la voie ferrée et la nature des convois y circulant, ne trouvèrent pas la révélation tellement merveilleuse et se mirent à enquêter. Le premier témoin entendu fut le père Germain, dont on pourrait facilement obtenir quelque confiance sur un enfant qu'il avait baptisé.

– Mon père, demanda poliment le capitaine de la gendarmerie de Fismes, parlez-nous s'il vous plaît du jeune Pierre Duval que tout le monde ici appelle Moïse.

– Eh bien, répondit Germain en sentant immédiatement le danger, je n'ai pas grand-chose à en dire. Je l'ai baptisé l'an dernier et ses parents, des paysans de Courville, sont des paroissiens discrets. Que voudriez-vous savoir de particulier ?

– Mon père, cet enfant n'a pas d'existence à l'état-civil. Quelles attestations d'identité vous a-t-on présentées à l'occasion de son baptême ?

– Je ne m'en souviens pas, répondit Germain, tentant une esquive qui ne pourrait le dégager bien longtemps. Il faudrait que je consulte les registres paroissiaux.

En une seconde, le soleil s'éteignit, les murs du bureau de la gendarmerie se rapprochèrent au point de se toucher.

– Bien sûr, répondit le gendarme d'un ton neutre. Bien sûr, tout ceci date de l'an dernier. Mais voyez-vous, mon père, ses parents, toujours si j'en crois l'état-civil... les Duval... sont des personnes d'un certain âge. Cinquante-six et cinquante et un ans, si je ne me trompe pas. Cela ne vous a pas surpris de les voir vous présenter un bébé ? L'ont-ils déclaré comme le leur ?

– Vraiment ? demanda Germain de plus en plus mal à l'aise. C'est-à-dire, mentit-il à moitié en oubliant Lucien, qu'ils ne font

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plus longue et, emporté par l'excitation du jeu, entraînait quiconque croisait sa route dans des joutes théologiques dont il fallait à chaque fois qu'il sortît vainqueur.

C'est ainsi qu'il en vint à se préoccuper des autres. Interrogé sur les sources de cet intérêt naissant, il eût juré se soucier de son prochain, alors qu'il cherchait seulement un public. Il avait besoin d'auditeurs pour exhiber son esprit et de spectateurs pour afficher son âme. C'est ainsi qu'il se découvrit un destin de grand saint. Puisque sa famille modeste ne pouvait lui ouvrir les portes de l'industrie, de la finance ou de la politique, c'était donc dans l'Église qu'il s'illustrerait ; et puisque cette institution ne prisait que la sainteté, c'était donc par là qu'il lui faudrait briller.

Mais que restait-il de sa grande ambition ? De quel rêve pouvait-il encore attendre la réalisation ? À quelles fins consacrer maintenant son temps et ses talents ? L'étude elle-même lui semblait vide de promesses. De ses tentatives de domination orgueilleuse, il avait appris qu'il ne pouvait rien seul. Or, c'est bien ce qu'il était désormais. Seul ! Privé de tout contact, plus question d'influence ou de primauté sur qui que ce soit. Plus d'admiration ni de respect dans les yeux éteints de ses paroissiens. Plus d'égards dans leurs attitudes. Jeté au bas de l'échelle des honneurs qu'il avait tant voulu gravir, il n'était plus qu'un homme du commun.

C'est cette idée qui lui était insupportable ; être commun, avoir vécu en vain. Il aurait préféré brûler dans l'instant en une flambée splendide que de faire durer une existence négligeable. Plus encore que de l'opprobre, c'est des regards cadennassés de ses voisins qu'il lui fallait se libérer, de ces miroirs sans tain qui le cernaient et lui renvoyaient tous la même image sans éclat.

Comprenant qu'il ne lui serait plus donné d'enseigner ni de

convertir, il en vint à regretter cette heure terrible où il aurait pu mourir en héros. Cette occasion rare, dont il ne voyait la valeur que trop tard, s'était offerte à lui une seule fois et il l'avait sottement négligée. C'est par cette pensée que le désir d'en finir s'insinua en son esprit. Si aucune action mémorable n'était plus à sa portée et s'il n'aspirait à rien d'autre, alors pourquoi continuer ? Peu à peu s'installa la tentation du suicide. Il aima la caresser de temps à autre, en considérer les modalités et la mise en scène. Il prit plaisir à la possession secrète de cette option, détestable en premier recours, mais n'appartenant qu'à lui seul, et permettant quand il le voudrait de sortir de sa nasse. Non certes la tête haute, mais enfin d'en sortir.

D'ailleurs, la guerre touchait à sa fin. Au redressement des nuques des villageois, il pouvait mesurer l'approche des troupes alliées, et avec elles des représailles. Face à cette échéance aussi, détenir le moyen d'en finir à son heure et à sa seule main avait quelque chose de rassurant.

Seule la peur le retenait... toujours la peur... et aussi le fol espoir d'un événement soudain, d'un opportun coup de théâtre pouvant d'un coup le réhabiliter.

Au lieu de se laisser aller à la séduction de la mort, Germain aurait pu rompre à tout instant l'enchaînement infernal qui le broyait. Il lui eût suffi de se confier, par exemple à l'évêque de Châlons qui le connaissait bien pour avoir loué son initiative dans l'affaire des baptêmes d'enfants juifs. Après ces encouragements, son supérieur dans l'Église n'aurait pas refusé de l'entendre et de le guider.

Ce qui est si dangereux dans la solitude, c'est qu'on ne peut pas en sortir seul. Alors, on n'en sort pas. Refusant toute aide extérieure, on reste pris au piège qu'une simple parole suffirait à briser. Ne comptant que sur ses propres forces, on ne peut en

escalader les murailles, alors que tant de mains sont là, qui ne voudraient que se tendre. C'est ainsi que Germain se laissa enfermer. D'abord par fierté, ensuite par honte, et enfin parce qu'une fois sa situation dégradée au-delà d'un certain point, il ne lui fut plus possible de prendre la route de l'évêché pour aller avouer sa lâcheté et la perte de ses paroissiens. Comment s'ouvrir de ces échecs sans confesser en même temps son orgueil profond et la misère de sa vocation ? Un tel renoncement ne lui parut, à tout prendre, guère préférable à la perte de la vie.

Ainsi se laissa-t-il aspirer par le cercle de mort.

Ainsi se perd-on dans ces spirales où la souffrance entraînant plus de mal, la solitude plus d'isolement, on meurt étouffé de ne plus oser respirer.

Ainsi meurt-on toujours seul au milieu de la foule.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

des Allemands dans la préparation de leur prochain grand match, programmé à huis clos l'année suivante à Stalingrad. Inimaginable empoignade de géants. C'est là, dans une obscure bourgade de la Volga, que le sort du monde se décida au prix de deux millions de vies humaines, dans un mélange de glace et de feu où le soldat soviétique mourait en vingt-quatre heures et d'où les Allemands les moins chanceux revinrent en pleurant : *Stalingrad, Massengrab*. « Stalingrad, fosse commune ». Il fallut encore la bataille de Kursk à l'été 1943, le plus grand rassemblement de chars de l'Histoire des hommes, où le Reich perdit en une seule fois la moitié de ses blindés, pour que le rouleau compresseur de l'Armée Rouge s'arrogeât définitivement l'initiative et entamât sa marche inexorable vers Berlin.

Retranchés à Courville au fond de leur église, Otto et Frantz ne pouvaient pas mesurer l'ampleur de ces opérations. Ils étaient cependant des soldats assez expérimentés pour ne plus nourrir beaucoup d'espairs sur l'issue du conflit.

Pour autant, ce qui se jouait dans les Ardennes leur semblait important car d'une grande valeur symbolique. C'est par cette voie ouverte sur la France que les troupes allemandes étaient déjà passées en 1870 et en 1914. Eux-mêmes l'avaient empruntée en 1940, lors de la bataille de France. Cette terre était pour eux celle du succès. Certes, ils n'entrevoyaient plus de scénario réaliste par lequel le Reich pût survivre ; mais l'Allemagne combattant maintenant le dos au mur, on pouvait plus que jamais compter sur la bravoure de ses soldats. Von Rundstedt et Model disposaient d'un effectif de soixante-quatorze divisions, comparable aux soixante-neuf déployées sur place par les Alliés. Ils avaient su surprendre à nouveau leur adversaire sur ce champ de bataille historiquement favorable. De là, on pouvait espérer percer vers Namur, s'y emparer des

réserves de carburant et pousser ensuite jusqu'à Anvers. Alors, la possession d'un grand port en eaux profondes sur la Baltique permettrait de reprendre l'offensive. C'est dans cette attente que les deux hommes restèrent l'oreille collée à leur radio pendant toute la journée de Noël. Hélas, sur le front des Ardennes, les choses ne se déroulaient pas comme elles l'auraient dû.

L'offensive datait de dix jours déjà ; l'effet de surprise était maintenant estompé et les troupes piétinaient. Leur aîné Pieper, lieutenant-colonel SS de vingt-neuf ans, était en fuite après la perte de sa colonne blindée ; Mc Auliffe s'obstinait à tenir le nœud routier de Bastogne ; le brouillard protecteur venait de se lever et l'aviation alliée entrait en action.

Le soir tombait quand Frantz éteignit la radio devant laquelle il venait de passer toute sa journée. L'inactivité et les mauvaises nouvelles avaient eu raison de sa résistance. Il se trouvait maintenant dans un état d'hébétude et de résignation où nier l'échec de l'offensive qui s'enlisait non loin de là n'était plus possible. Il dut enfin se l'avouer : il n'y avait jamais vraiment cru. Pourquoi, en effet, seraient-ils allés s'enfermer dans ce patelin situé à l'ouest de Reims, s'il ne s'était agi que de rallier des troupes supposées victorieuses à l'est ? N'eût-il pas été plus sage, dans ce cas, de rester en ville pour préparer leur arrivée par quelques actes de sabotage bien choisis ? En quoi cette absurde cavale parmi des villageois bouffons allait-elle concourir au succès de l'armée allemande ? Et cette trop facile prise d'otages, quelle était sa valeur tactique ? Aucune, évidemment ! Ainsi, Frantz le voyait désormais clairement ; s'ils étaient venus se barricader dans cette église de campagne, ce ne pouvait être pour rien d'autre que la prise d'otages elle-même. Ils n'étaient là que pour cela : terroriser une population, fût-elle des plus réduites, la mépriser et la narguer une dernière fois comme ils n'auraient

plus pu le faire en pleine ville.

Frantz comprit tout à coup qu'en quittant leur cache rémoise et leur insupportable état de fugitifs, Otto et lui avaient en fait tiré les conséquences de leur échec. Mieux qu'aucun aveu, cet acte insensé ratifiait le constat que tout était perdu, que leur vie était perdue et que leurs espoirs se limiteraient désormais à finir la tête haute dans ce qui était devenu leur seule façon... pire, leur seule raison d'exister : dominer et détruire.

Frantz revit son enfance sans joie, l'humiliation de son pays et de son peuple encore écrasés par les suites de la Grande Guerre. Il se souvint de sa fierté le jour de son entrée aux jeunesses hitlériennes, de sa ferveur pour le national-socialisme, qui leur apportait une nouvelle dignité, puis de cet autre bonheur quand il fut admis dans la SS, l'élite du nazisme, le cœur où battait le redressement de la nation, le centre où tout se pensait, se décidait et s'exécutait, le corps dont les membres étaient admirés par les hommes et l'uniforme adulé par les femmes. Il revécut sa conquête rapide d'Ingrid, leur mariage éclair et la possession épisodique de sa très belle femme. Un couple parfait sur la photo. Cela faisait longtemps qu'il ne pensait plus à Ingrid... trop de distance, trop d'absence, pas d'enfants. Qu'importait cet échec... Ingrid n'était pas très importante... elle ne l'avait jamais été.

Contrarié par l'intrusion de son épouse dans le fil de ses pensées, il se tourna vers le souvenir précieux de sa campagne de Pologne, puis de sa glorieuse bataille de France... ce printemps radieux où tout était possible... où rien ne résista. Il était jeune, il était fier. Tout lui donnait raison.

Ensuite, il y eut l'Occupation et ses tâches sans éclat de maintien de l'ordre. La répression d'un peuple et son instrument traditionnel : l'horreur routinière. L'horreur banale,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

longtemps évitée, mais toujours présente... À quel moment avaient eu lieu le dérapage et la perte de contrôle ? Se souvenait-il d'un acte, ou d'un choix, qui eussent pu être différents et qui décidèrent de toute la suite ? Frantz n'en trouva aucun. Sa vie défila sous ses yeux et il la considéra pour la première fois dans son implacable cohérence. Tout s'enchaînait à la perfection, jusqu'à cette nuit de désespoir dans les ténèbres de l'église de Courville. Il ne pouvait déterminer aucun instant où, installé tout en haut de la pente, il aurait engagé sa descente. Il s'était simplement laissé glisser, jour après jour, jusqu'au point le plus bas où il se trouvait à présent. Toute son histoire n'était que cette continuité, jalonnée d'aucune heure décisive. S'il fallait regretter quelque chose, c'était sa vie entière, ou rien du tout.

Les foyers allumés autour d'eux étaient presque consumés et donnaient déjà moins de chaleur et de lumière. Quand le dernier feu de camp serait éteint, il n'y aurait plus guère de différence entre l'obscurité glaciale où ils seraient plongés et celle du tombeau. Frantz balaya d'un regard intense tout ce qu'il parvenait encore à distinguer dans le cercle de lumière de plus en plus resserré. Il s'arrêtait sur chaque détail encore éclairé, comme sur le dernier signe sacré qui l'eût encore relié au monde des vivants. Il resta un moment sur le crucifix de bois qui renvoyait les douces lueurs des dernières flammes. Le souvenir lui revint des deux larrons suppliciés de part et d'autre du Christ. L'idée folle lui traversa l'esprit de devenir le bon larron, mais il la chassa avec toute la violence de sa peur. Pourquoi espérer ? La dernière flammèche s'éteignit, et le crucifix avec elle. C'était fini. Il était trop tard pour cela aussi.

Les deux hommes avalèrent leur dernière bouchée à la lueur irréaliste des cierges et des braises. Après quoi, ils trinquèrent.

Ils étaient face à face dans un silence de mort. Ils se

regardèrent longuement.

Sur la tache blanche de la nappe, se détachaient nettement les formes noires des deux armes.

– C’est l’heure, dit Otto.

– Otto, tu sais que je parle le français sans accent. Ne pourrait-on pas...

– Allons, Weniger, tu as toujours été le plus faible. Il faut conclure, maintenant.

Otto saisit lentement son pistolet et l’inspecta avec soin dans la lumière finissante. Satisfait, il le retourna dans sa bouche.

Il y eut une attente interminable pendant laquelle Frantz, paralysé, vit l’expression de son frère d’armes se transformer en un rictus lui rappelant tous les jugements derniers, de Michel-Ange à Bloch, dont il s’était jadis amusé.

Le jeu des ombres sculptait sur son visage le masque de la tragédie.

Le coup de feu claqua.

15

Après trois journées de silence absolu, la détonation résonna dans la nuit comme un coup de tonnerre.

À l'extérieur de l'église, les villageois avaient pris leurs quartiers. Pour la plupart, cela signifiait qu'ils se tenaient en réserve dans leurs maisons en s'accordant un peu de repos. Pour les quelques veilleurs désignés par le sort, il s'agissait d'une longue garde à des postes bien distribués aux abords du bâtiment.

Appelé la veille, le commandement militaire de Reims s'était engagé à faire de son mieux pour acheminer une section de FFI vers Courville aussitôt que possible. On s'émut du délai et du flou de la promesse alors que des vies étaient menacées, mais il fallut bien comprendre que même si le dénouement de la bataille des Ardennes ne faisait plus de doute depuis que Patton était entré dans Bastogne en libérateur, il n'était pas question de dégarnir un front encore actif pour éviter aux Courvillois l'inconfort de quelques nuits supplémentaires de veille en plein air. De plus, la neige entravait la plupart des routes et il n'allait pas de soi, quand même l'eût-on voulu, d'acheminer dans l'instant un convoi vers un bourg qui avait jusque-là très bien su s'en passer. L'état-major, débordé par d'autres priorités, invita donc les villageois à poursuivre leur action telle qu'ils l'avaient engagée, sans rien changer à leurs dispositions d'ardeur et d'autonomie guerrières.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

s'éclipser au dernier moment dans une humiliation ? C'est là qu'en plus de la haine, il aurait mérité le mépris... alors qu'en pressant la détente, il pourrait encore être jugé, haï et condamné, mais pas méprisé. Ceci au moins serait préservé.

Le regard de Frantz s'arrêta sur les traits du Crucifié qui rayonnaient de sérénité sous la douce lumière du cierge. Pour lui, qui avait vu tant de suppliciés dans sa vie, l'anomalie était criante. On n'a pas ce visage lorsque l'on meurt en croix. Il revit le rictus de son compagnon. Otto fut son mentor, bien plus dur que lui, plus impénétrable. Otto ne doutait jamais ; mais au dernier moment, ces lèvres retournées, ces yeux plissés et humides, cette sueur, ce souffle, cette ride au front... tout son être ne criaient plus que l'effroi et le désarroi. Était-ce vraiment partir avec panache que de laisser derrière soi ce visage de l'échec ?

Alors peut-être... puisque la voie qu'il avait suivie ne menait donc nulle part... peut-être pouvait-on espérer une issue du côté de ce Christ rayonnant et serein ? Se pouvait-il qu'un pardon fût malgré tout possible ?

Demander pardon ? Frantz rechercha au fond de sa mémoire le rituel approprié. Il y avait bien ce prêtre derrière lui ; mais qui ne semblait pas vouloir intervenir dans son dialogue silencieux avec la Croix. Comment faisait-on, déjà ? Est-ce que les mots sauraient lui revenir ?

Frantz n'avait cependant pas renoncé à son exigeante rigueur. Pas question pour lui de feinter. Quand il bascula dans le nazisme, il le fit tout entier, sans chercher à en édulcorer les aspects déplaisants. Quand Otto et lui décidèrent d'en finir, ils voulurent le faire avec superbe, la grandeur n'étant plus pour eux. Fièrement sanglés dans leurs beaux uniformes et en tuant encore une dernière fois ; c'est sur un cri de haine qu'ils tiraient

leur révérence. S'il fallait maintenant, sur le seuil de la scène, mendier une improbable grâce, Frantz comprenait bien que ce ne pourrait être du bout des lèvres. Il butait encore et toujours sur le mur du temps nécessaire à une telle conversion. La porte tremblait plus lourdement à chaque coup, les vitraux volaient en éclats, ouvrant dans les fenêtres hautes de l'église des jours béants où s'engouffraient ensemble les vents de décembre, les cris de la populace et la lueur des flambeaux. Qu'avait-il dans les mains, qui pût monnayer son pardon ? Son arme lui échappa et tomba d'un bruit sec. Plus il mesurait la valeur de ce qu'il brûlait maintenant de recevoir, et plus il se savait incapable d'en payer le prix. Définitivement incapable.

Mais mérite-t-on jamais le pardon que l'on demande ? N'est-ce pas justement parce qu'on ne le mérite pas qu'il faut le demander ?... Doit-on d'abord se convertir pour oser approcher la Croix ; ou y vient-on rencontrer Celui sans qui rien ne serait possible ?

La peur sourde, le vacarme de l'assaut, l'imminence de la fin n'ébréchaient pas l'orgueil de diamant de Frantz. Cependant, au travers de cette muraille translucide, son attention fut captivée par les yeux mi-clos de l'Homme en Croix... par le regard présent, mais discret de ce guide qui ne condamnait pas... qui ne *le* condamnait pas. Pour la première fois depuis des années, il sentit une chaleur en lui. Il perçut un tremblement qu'il ne put contrôler.

– Non ! hurla-t-il.

Le prêtre, qui guettait avec impatience un geste ou une réaction, choisit d'interpréter ce cri comme un rejet des fautes, et déclara avec solennité :

– *Ego te absolvo a peccatis tuis in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti... Amen.*

– Je t’ai observé tout à l’heure, dit Germain. Tu ne veux pas mourir. Je vais te montrer comment sortir et tu vivras vieux. Tu renaîtras. Tu appartiens au bien, désormais.

– Tu n’es pas mon maître, dit Frantz, à qui le trouble des dernières minutes ne faisait pas oublier son quant-à-soi.

– Non, je ne le suis pas. Aujourd’hui, je ne suis que Sa parole, que tu étais devenu trop sourd pour entendre... mais rassure-toi... tu n’auras bientôt plus besoin de moi.

Le prêtre désigna à Frantz une petite porte dans un coin d’ombre du narthex. Il en fit jouer la serrure et l’ouvrit sur l’escalier oublié de la chapelle haute, puis poussa l’Allemand dans le colimaçon noir comme un puits. Arrivés au deuxième étage, ils se trouvèrent dans une grande pièce dont les vitraux laissaient filtrer une pénombre. Le nazi distingua une paillasse contre un mur suintant. Au fond, on devinait la forme sombre d’une porte accédant au clocher central à travers la charpente de la nef basse. L’habitant de cette triste mesure passa devant et poussa le battant. Les deux hommes traversèrent les combles et le clocher, d’où ils débouchèrent sur le toit de l’abside, à l’opposé du tumulte, dans une nuit noire et relativement calme. Frantz se laissa glisser le long du chevet et s’évanouit dans l’obscurité.

Germain fit demi-tour, rebroussa chemin jusqu’à la chapelle Mazarin, passa devant son grabat qu’il considéra pensivement. Il redescendit, referma derrière lui la porte de l’escalier dont il prit le temps d’aller ranger la clé dans la sacristie, puis s’avança vers le portail principal qui jouait de plus en plus sous les coups des batoirs. Entre deux chocs, il fit sauter la barre transversale et recula.

Les deux vantaux s’ouvrirent alors en grand et une grappe d’hommes soudés à leur bélier se retrouvèrent dans le narthex,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réflexions. La France était en train d'obtenir du gouvernement bolivien l'extradition de Barbie, au terme d'un interminable feuilleton diplomatique et judiciaire. Moïse découvrit alors l'existence d'autres moyens d'action que la force brute, et d'autres causes juives à la légitimité incontestable, auxquelles un enquêteur de son talent pourrait apporter son concours sans aucune réserve morale. C'est ainsi qu'il embrassa la carrière de chasseur de nazis.

Il entreprit dans ce but les recherches nécessaires.

21

Moïse se mit en quête du cadre le mieux adapté à son projet. Sa première idée d'homme d'action accompli fut de louer ses talents au meilleur professionnel de son nouveau métier. De même qu'au sein de Tshal, il avait toujours réussi à se rapprocher des chefs et des unités les plus efficaces, il lui suffisait cette fois encore d'identifier l'équipe de traque la plus réputée et de lui offrir son fusil. Cette recherche fut cependant bridée par la relative rareté des grands chasseurs de nazis.

Il n'alla en effet pas de soi, après la capitulation du Reich et le procès de Nuremberg, que tous les criminels de guerre restés en liberté fussent pourchassés et passés en jugement. À cette époque, nombre de gouvernements occidentaux préférèrent concentrer leurs efforts sur la reconstruction, la réconciliation et l'oubli. Le peuple juif lui-même, engagé dans les formidables spasmes de la création de l'État d'Israël, ne put consacrer qu'une énergie limitée à l'œuvre vengeresse. Du reste, les rescapés des camps parlèrent peu de la Shoah dans l'immédiat après-guerre. Hébétés par l'impensable, encore brûlant en eux, ils redoutèrent comme une violence ultime de ne pas être crus et gardèrent un temps le silence honteux des victimes de viols et des enfants battus. Il fallut attendre 1961 et le procès d'Eichmann à Jérusalem pour qu'enfin, leur deuil pût se faire et leur parole se libérer. Ils ne furent donc pas légion, au retour de la paix, à se promettre de ne laisser aucun bourreau impuni.

Simon Wiesenthal et les Klarsfeld étaient de ceux-là.

Au temps où Moïse envisagea de joindre ses efforts aux leurs, ces géants se trouvaient au sommet de leur gloire. Le premier, auréolé des succès des arrestations d'Adolf Eichmann et de Karl Silberbauer, avait prolongé son action en créant un Centre portant son nom, devenu en cinq années d'existence une référence internationale dans le souvenir de la Shoah et, au-delà, dans une variété de domaines touchant aux Droits de l'Homme. Quant aux Klarsfeld, leur nom faisait régulièrement la une des journaux depuis l'attentat du réseau Odessa qui faillit leur coûter la vie en 1977, suivi deux ans plus tard par la fondation de l'Association des Fils et Filles des Déportés Juifs de France, puis plus récemment par la très remarquée extradition de Barbie.

Hélas, la bonne volonté de Moïse ne fut pas un sésame suffisant pour le faire admettre auprès de ces icônes vivantes. Il lui fut ainsi répondu que le Centre Wiesenthal et la FFDJF n'étaient pas des casernes de barbouzes, mais des lieux de connaissance et d'influence, dont les activités n'exigeaient pas le recrutement immédiat d'un colonel des forces israéliennes, quelles que fussent ses qualités et la valeur de ses références. Il vit alors que sa nouvelle vie ne consisterait pas seulement à se transporter vers des lieux neufs et un employeur différent ; mais aussi, et en préalable, à se transformer lui-même. Il n'était en effet pas un observateur extérieur aux événements dont il prétendait faire le constat ; et sa grande remise en cause ne pourrait le laisser inchangé. Il lui faudrait d'abord poser les armes et repenser les fondements de ses propres choix.

Il entreprit donc de troquer le cuir durci du soldat et de l'organisateur efficace, instrument de son succès dans les rangs de Tsahal, pour la peau souple et translucide du bibliothécaire. Il était conscient des difficultés de cette mue radicale, mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

capables de lui parler de son gibier. Il voulut connaître l'homme qu'était Frantz, une fois ôté son uniforme. Il se concentra donc sur Ingrid, qui l'avait épousé peu de temps avant son départ pour la France.

Ingrid Weniger accepta sans difficultés de recevoir Moïse dans son petit appartement du centre de Munich. Il s'était longuement interrogé sur la meilleure façon d'entrer en contact avec elle et sur ce qu'il pouvait lui révéler de l'objet de ses recherches, sans prendre le risque de se voir éconduire. Ayant pris quelques renseignements sur la vie et la personnalité de son témoin, il opta pour un simple coup de téléphone, auquel elle répondit avec sérénité et beaucoup de dignité dans sa voix profonde ; ce qui le dissuada de jouer à cache-cache avec cette dame.

Dès le premier contact téléphonique, elle fournit sans manières un premier flot de réponses sur la jeunesse de son mari. Moïse obtint ainsi une première ébauche du portrait de sa cible.

Frantz était venu au monde dans une grande famille d'industriels catholiques bavarois, où il reçut une éducation solide. Travailleurs, cultivés et exigeants, ses parents l'élevèrent dans le sens de l'effort et le goût du beau. Il fut très tôt nourri de toutes sortes de lectures, de voyages et de rencontres. Entre les lettres, les sciences, les techniques et les arts, il eut accès à tout ce que la bonne société munichoise pouvait proposer de meilleur. Son père Ralph, esprit ouvert et prévoyant, lui fit connaître dès l'enfance les principaux pays européens et, préparant très à l'avance l'entreprise familiale à commercer avec le grand voisin, exigea qu'il apprît le français. Dans ce terreau fait de possibles, de savoirs et d'excellence, le garçon précoce

développa des idées de perfection qui n'allèrent qu'en s'affirmant dans les fièvres de l'adolescence. Pour son treizième anniversaire, il demanda avec insistance, et obtint contre la réticence de ses parents, de rejoindre les Jeunesses hitlériennes ; un mouvement bien établi à Munich où il fut créé en 1922.

Frantz visait à un absolu que, déjà, sa famille de marchands ne pouvait plus lui offrir.

Moïse, en débarquant ce matin de l'automne 1987 sur le quai de Munich-Hauptbahnhof, commençait à cerner l'image du jeune Frantz Weniger. Il pensait au poids de leur environnement sur les choix des jeunes Allemands des années 30 ; et la monotonie du voyage en train l'avait entraîné dans une lente méditation sur la liberté. Furent-ils vraiment libres ?... Est-on jamais vraiment libre ?... Qu'en était-il alors de leur culpabilité ?...

Il se reprit, en foulant le quai de la gare, au souvenir de Sophie Scholl, d'une année la cadette de Frantz ; intégrée, elle aussi, aux Jeunesses hitlériennes, quand l'embrigadement devint obligatoire à partir de 1936 ; puis fusillée en 1943 dans cette même ville de Munich, à vingt-deux ans, pour avoir publié et distribué les tracts antinazis de l'association clandestine d'étudiants la Rose Blanche. Oui, Sophie Magdalena Scholl et son frère Hans furent libres. Élevés au cœur du Reich, cernés par les mouchards et les maîtres à penser, ou plutôt à se taire, d'une dictature en guerre, soumis aux influences officielles, privés de repères, trompés par les éducateurs qui eussent dû les guider, ils surent avec leurs amis défricher par eux-mêmes les chemins de leur liberté. Peut-être eurent-ils à donner le change dans leurs attitudes quotidiennes ; mais ils ne cédèrent rien de ce qui est essentiel.

À ce stade de ses pensées, Moïse trouvait assez symbolique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

écoulé, aussi, qui assourdissait d'un même voile ses airs de maison hantée et le terrible souvenir de l'hiver 1944 ; tout cela donnait à l'espace une allure de cocon où Moïse fut apaisé.

Il se tourna vers l'abside encadrée de deux chapelles. Celle de droite, au sud, était condamnée par une porte de bois. C'est dans cet espace, dont on devine l'exiguïté en observant la taille de l'absidiole symétrique au nord, qu'une sacristie fut aménagée quand la destruction du château isola l'église de tout bâtiment attenant. C'est aussi là qu'on retrouva la radio des Allemands et leurs rares effets personnels après le massacre de 1944. Moïse tenta d'en pousser la porte, sans succès. Il imagina les deux nazis, repliés pendant plusieurs jours dans la petite pièce glacée, guettant les mauvaises nouvelles du front des Ardennes, alors que cinq femmes gisaient à côté d'eux dans le froid et l'épuisement. Il pensa aussi à la clé de l'escalier, retrouvée à son clou dans cette même sacristie. Il s'interrogeait sur le cheminement du prêtre qui, une fois la porte bouclée derrière le passage de Frantz, fit le détour par cette pièce, située à l'autre extrémité de la nef, avant de se porter à la rencontre de ses paroissiens. Il ne comprenait pas quel souci d'ordre l'avait poussé à ce dernier rangement, qui prouvait clairement sa complicité dans la fuite de l'Allemand. Voulut-il laisser un dernier signe ?... et si oui, de quel ordre ? S'agissait-il d'un ultime pied de nez, comme la presse de l'époque l'avait rapidement conclu, ou d'un geste plus capital ?

Moïse s'avança dans le transept nord, où l'attendait le grand crucifix de bois, baignant dans un rayon de lumière tombé d'une fenêtre haute. Sous le regard bienveillant de ce Christ qui avait assisté à cinq crimes odieux et à un suicide, il sentit que quelque chose d'essentiel avait dû se nouer. Frantz Weniger était entré en ces lieux avec son compagnon et l'idée d'en finir. Otto y

trouva la mort et Frantz en ressortit seul, quelques jours plus tard, avec assez de force et de décision pour échapper à toutes les recherches lancées contre lui pendant les quarante années suivantes. Où avait-il trouvé ce regain de vie ? Que s'était-il réellement passé ici ?

– Devinez la cause qu'il sert aujourd'hui, résonnait dans sa tête la voix de Ralph Weniger, et vous l'aurez trouvé.

Quelle cause Frantz avait-il rencontrée, et définitivement embrassée, devant ce Crucifié généreux et muet ?

Mécontent de ses progrès, Moïse s'orienta vers la piste sud-américaine. Il commençait à se reprocher de s'être polarisé sur le point de départ de la trajectoire de Frantz et d'avoir négligé son arrivée ; méthode de débutant qui lui valait de n'avoir pas progressé d'un pouce.

Le continent latin était un terrain de chasse naturel, en tant que région du monde ayant accueilli, puis vomis les nazis les plus coriaces. Or, le chasseur n'en doutait plus, son gibier était bien à compter aux rangs des coriaces. Avant même de lire la lettre d'Ingrid, il avait déjà levé quelques renseignements préliminaires sur ces terres lointaines, initié des contacts et identifié les bons indicateurs. De cette intuition, le mot posté de Buenos-Aires lui avait fourni une confirmation. Sans guère de compléments utiles, du reste ; le tampon de la poste, ancien et peu lisible, ne révélant rien de plus qu'un nom de capitale.

Il croyait au sérieux de cette piste depuis le début de sa recherche, mais recula autant qu'il le put devant le travail de fourmi qui l'y attendait. Il s'agissait en effet de passer en revue tous les transferts, tous les passages connus, tous les témoignages disponibles de nazis capturés, ou seulement surveillés, dans toute l'Amérique Latine. C'était une masse considérable d'informations, principalement rassemblée par le Mossad et à laquelle ses états de service lui donnaient heureusement accès. Peigner ces documents d'origines diverses,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

période d'hibernation pendant laquelle elle se coucha tôt le soir et prit soin de son vieux tuteur pendant ses temps libres. En fait, presque tout le temps.

Il fallut toute la persuasion et l'habileté de François pour réveiller en elle l'appétit de son métier. Elle nourrissait un véritable intérêt pour le droit et, il le savait, n'aurait qu'à se plonger dans n'importe quel traité juridique pour retrouver ses marques. Il veilla donc à ce que les rayons de sa boutique fussent garnis de toutes sortes d'ouvrages spécialisés, sans nécessité évidente pour la clientèle de Fismes, et obtint en effet le résultat attendu. Elle tomba par hasard sur un précis consacré à la propriété intellectuelle, sujet pour lequel son esprit vif se passionna. De lectures en recherches, elle finit par acquérir une bonne compréhension de cette discipline et ouvrit un cabinet à son nom. Ce fut un nouveau départ laborieux. Cependant, la chance lui sourit avec une affaire emblématique, passablement embrouillée, mais dont elle se sortit brillamment, se faisant connaître dans le petit monde des brevets et se donnant un nouvel horizon.

Elle aurait retrouvé le sourire si la santé de son tuteur n'était devenue depuis peu un sujet de préoccupation.

Alice n'était pas née sous le nom de Vingre. Elle avait passé toute sa jeunesse à la librairie. François était son père et sa mère ; mais elle ne descendait pas de lui.

Il la recueillit après la disparition accidentelle de ses parents ; bravant les mauvaises langues, émues de la cohabitation déplacée d'un célibataire endurci et d'une fillette de cinq ans. Cependant, les donneurs de leçons se gardèrent bien de proposer un autre foyer à l'orpheline, fidèles en cela à cet usage, bien établi chez les critiques de tous les temps, de doser leur agressivité à leur indifférence. C'est ainsi qu'on dut s'habituer à

les voir côte à côte ; lui, s'occupant d'elle, avec une attention que bien des gens refusent à leurs propres enfants. Peu à peu, les commentaires s'éteignirent comme les lumignons à la fin de la fête. On le laissa alors entreprendre les démarches administratives, en vue de légaliser son rôle de tuteur. Il se trouva même des voisins pour témoigner en sa faveur lors des multiples enquêtes de moralité diligentées par les services sociaux. À la longue, on comprit, quand Alice devint une superbe adolescente vivant durant la semaine à Paris pour ses études de droit, que nul mieux que François n'aurait apporté à cette enfant tourmentée et chétive le terreau dans lequel elle put pousser en force et en sérénité. On fut même chagriné de voir la pupille s'éloigner du tuteur, le moment venu.

On vit alors François s'engager davantage dans ses activités associatives et Alice ne revenir que le week-end, puis le dimanche seulement, puis de temps à autre ; s'étourdissant dans une course à la carrière et aux distractions qui ne lui ressemblait guère. Quand elle revint à Fismes pour panser ses blessures de cœur et d'âme, elle n'était plus une jeune fille, mais les gens du pays l'accueillirent comme si elle était partie de la veille, comme si une parenthèse sans importance venait de se refermer, laissant les choses reprendre leur ordre éternel.

Alice, quant à elle, vit rapidement qu'elle ne pouvait plus se fixer, ni à Paris, ni en province. Elle goûtait le calme de la librairie chaque fois qu'elle poussait la porte de ce lieu de retraite ; mais savait bien que François ne la laisserait pas s'endormir à la campagne. Elle oscillait d'une vie à l'autre, cherchant dans ce mouvement perpétuel un improbable nouvel équilibre. Après le démarrage de son nouveau cabinet, elle apprécia les succès et l'apparente stabilité de sa vie professionnelle, parisienne et solitaire ; mais continua à rechercher, chaque fois que possible, la compagnie silencieuse

du vieil homme perspicace.

François, de son côté, montrait depuis toujours une tendance à la solitude qui s'était accentuée avec l'âge. Petite, Alice en souffrit ; elle l'aurait voulu plus conforme à l'image des autres pères, se fondant mieux dans la vie locale, s'arrêtant pour parler aux voisins dans la rue et ne négligeant pas quelques jours de vacances à l'occasion. Elle aurait aussi souhaité pour elle-même des sorties, des rencontres plus fréquentes et plus d'animation. À la longue, elle vit cependant que cet homme solitaire n'était pas pour autant un homme isolé, que son mode de vie résultait d'un trait de son caractère le portant à la méditation, et nullement d'une mise à l'écart de la société. Elle vit aussi qu'il était respecté dans tout le pays ; ce dont elle bénéficiait en étant reçue partout. Elle accepta alors la vie simple et honnête qu'il lui offrait.

Ce mercredi, elle n'aurait rien tant aimé que de s'installer nonchalamment à la cuisine pour partager le café de son tuteur. Elle se faisait pourtant la violence de patienter, sur le pas de la porte, les clés à la main. Elle n'était pas venue à Fismes, cette fois, pour le plaisir de cette atmosphère de cocon, mais dans un but très précis, qui du reste lui déplaisait tout autant qu'au vieil homme.

– Dépêche-toi, François, lui cria-t-elle. On va être en retard.

– Une seconde. Je cherche l'ordonnance. Pas moyen de mettre la main dessus.

Pour une personne aussi organisée que lui, la perte du document et cette négligence affichée jusqu'au dernier moment disaient aussi clairement que possible sa résistance à ce rendez-vous et à toutes les suites qu'il annonçait.

Pierre poussa la porte de la librairie et se trouva nez à nez avec elle.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reproche, dit-elle sans savoir les détails, mais en les devinant, tu ne trouveras que des tocards ou des professionnels de la cause du méchant, qui vont se servir de toi. Avec les uns comme avec les autres, tu es mort d'avance. Il n'y a que moi qui puisse t'aider.

On allait en découdre. Un procès aurait lieu et elle leur montrerait à qui ils avaient affaire, à quel point ils s'étaient trompés, que tout cela n'était pas si grave, et on pourrait enfin reprendre la vie d'avant. Avec cette décision, elle reprenait la main ; elle libérait les vannes qui, depuis des semaines, contenaient sa rage et sa frustration.

Sans s'en rendre compte, elle suivait dans l'ordre les quatre phases du deuil. Après être passée par le déni, puis la révolte, elle venait d'entrer dans le temps de la négociation, du combat pied à pied où on ne lâche rien, après lequel pourrait enfin venir l'acceptation. Il lui fallait passer par toutes ces étapes rituelles, dont chacune devrait être traversée avec d'autant plus de fracas qu'elle était plus violemment meurtrie.

– Alice, ne fais pas ça. Tu es folle. Tu es une spécialiste du droit des affaires. Tu es en train de réussir. Ça n'a rien à voir avec les crimes contre l'humanité !

En employant ces mots terribles pour la première fois devant elle, François était moins préoccupé par l'échec annoncé de sa pupille que par ses conséquences sur sa carrière. Il serait écrasé par la justice des hommes, mais cela lui importait relativement peu. En revanche, il aurait tout fait pour empêcher Alice de se mettre sur le dos un fiasco sulfureux et de se griller définitivement sur la place de Paris. Il chercha donc à la dissuader.

– Alice, je ne crois pas que tu puisses me défendre, parce que tu es personnellement impliquée dans cette affaire. Tu vas être

récusée. Ce ne sera pas valide.

– Ok, François. Tu es mon tuteur, mais ce n'est pas un obstacle formel. Je connais les règles. Fais-moi confiance.

– Il y a plus que cela, lâcha François, que la détermination d'Alice mettait tout de suite à court d'arguments. Beaucoup plus. Tu es l'une de ces enfants qui ont été baptisés et placés par le père Germain. Cette histoire est vraie, Alice. Le cas de Pierre Duval est le plus connu, mais il n'est pas le seul. Tu es née juive, Alice. Et comme telle, tu aurais dû être une de mes victimes ! Tu fais partie de l'affaire. Tu seras soumise à des pressions sismiques. Tu ne peux pas intervenir dans ce procès.

Elle avait une fois entendu une histoire d'enfants juifs apparus dans le voisinage, en provenance de tout le pays rémois ; mais n'accorda guère de crédit à cette confidence d'après boire, vite reprise le lendemain. Cela ressemblait trop à une fable, forgée par des villageois en mal d'héroïsme. Pourquoi aurait-il fallu qu'une filière aboutisse justement dans cette partie-là de la campagne, où on ne pouvait pas dire que le courage poussa sans engrais ? En venant chercher les aveux de François, elle s'était attendue à tout, sauf à l'entendre commencer par cette légende. Elle en fut déconcertée, mais, puisqu'il lui parlait enfin, et sur un sujet la touchant d'aussi près, elle sut d'emblée qu'il ne lui mentait pas. D'ailleurs, à bien y réfléchir, cette histoire n'était pas si invraisemblable ; la présence à Courville d'un prêtre, disposé à arranger tous les baptêmes qu'on lui demanderait, suffisait bien à expliquer la convergence d'un certain nombre d'enfants en cet endroit précis.

Elle avait lancé le feu de ses questions ; et la voilà qui vacillait dès les premières réponses. Elle accusa le coup et se dit qu'en effet, ce procès allait sérieusement l'ébranler. Elle avala sa salive et déclara aussi calmement que s'il avait été question de leurs

prochaines vacances :

– François, je le ferai parce que personne d'autre ne saura le faire, et parce que c'est ma place.

Il la connaissait bien et ne répondit pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Thibault Geststein n'était pas très satisfait du rôle qu'il venait de décrocher au procès Weniger. Dans cette affaire aux victimes innombrables, où quantité de témoins seraient appelés à la barre, le Ministère public avait cherché à alléger la procédure en ne se déclarant compétent que sur les crimes avérés. C'est ainsi que les multiples actions indirectes introduites par les traditionnelles associations de défense contre l'antisémitisme furent exclues de l'acte d'accusation. L'âge des survivants, l'état de leur santé et de leur mémoire créèrent aussi nombre de contraintes dont il fallut s'accommoder. On se contenta donc de convoquer ensemble toutes les personnes en état de s'exprimer, victimes ou témoins, ainsi que pas moins d'une soixantaine d'avocats ; sorte de petite armée en uniforme noir au milieu de laquelle il était vain d'espérer briller.

Ses clients habituels étant radiés de l'instance, Thibault se vit privé de la visibilité que leurs causes récurrentes de lobbying lui eussent normalement assurée. Il tenta, par quelques pressions et ronds de jambes savamment ajustés, de faire admettre à l'acte un ou deux chefs d'accusation assez généraux pour lui permettre de s'illustrer ; mais sans aucun succès. Après l'échec de ces démarches, il dut se rabattre sur la défense d'une des dernières victimes encore disponibles : une certaine Jocelyne Sonin, dont l'histoire trop banale, appuyée d'aucune cicatrice, illustrée par aucune pièce à conviction, restait dédaignée de ses confrères.

Dans une audience où l'intérêt des médias se mesurerait à la profondeur des séquelles, il n'y aurait pas de quoi pavoiser. Pire, cette survivante se portait comme un charme et s'exprimait clairement avec une éloquence naturelle émaillée d'expressions campagnardes joliment imagées. Loin d'offrir à Thibault la tribune espérée, elle se présentait donc à lui comme une sérieuse concurrente devant les micros et les caméras. Prêtant aisément à autrui ses propres attitudes, il jalousait déjà cette cliente encombrante qui allait sans nul doute tirer la couverture à elle.

– Pour les quelques occasions que j'aurai de m'approcher du micro, pensait-il, cette vieille bique va me voler la vedette.

De plus, Weniger n'ayant pas réservé ses crimes à la seule communauté juive, il serait impossible de ramasser toute l'affaire en un seul et unique fait d'antisémitisme. Il faudrait donc entendre tout le monde. Les beaux accents de la voix sonore de l'illustre TGV seraient perdus au milieu de cent criaileries, dans une cacophonie interminable et inaudible. À tous égards, les débats se présentaient sous les auspices les plus décevants. Les trop nombreux avocats de la défense ne seraient invités à parler qu'à leur tour, et du reste écoutés par personne. Dans ces circonstances, un seul morceau de bravoure dominerait le bruit de fond : la plaidoirie finale de l'accusation, qui revenait de droit au procureur général.

Pour couronner le tout, Thibault finit par comprendre qu'avoir rallié la troupe des avocats chargés de dossiers lui faisait perdre la liberté d'intervenir à sa guise devant les médias. Plus question, désormais, de nourrir la presse en commentaires d'expert indépendant ; moyen parfois bien commode de rester au contact d'affaires délicates, tout en évitant de se risquer dans l'arène. Il ne nourrissait aucune opposition de principe pour une petite violation occasionnelle de la déontologie de l'Ordre, mais

à la condition expresse de passer inaperçu. Or, dans ce procès spectacle, dont les moindres péripéties seraient passées au crible, il ne pouvait compter sur aucun flou protecteur et devait donc choisir son placement ; soit sur la scène du théâtre, soit dans la salle. La tentation lui vint alors d'abandonner ce plateau brillant, mais par trop encombré ; beaucoup trop tard, hélas, pour ne pas passer pour un déserteur. Thibault vit enfin l'impasse où il s'était piégé lui-même. Incapable de gonfler son rôle au-delà de la simple figuration inscrite au scénario, il comprit que l'affaire, loin de le conforter dans sa réputation de bravoure tonitruante, aurait l'effet contraire de le ramener à la banalité du groupe.

C'est ainsi qu'en désespoir de cause, et en se reprochant amèrement sa précipitation, il se lança à la recherche de ruses d'audience par lesquelles se faire malgré tout remarquer. L'historique des grands procès, qu'il examina attentivement sous l'angle de la performance individuelle des acteurs, lui montra les mérites d'un bon coup de théâtre. Une révélation choc, amenée en dernière minute, était sans doute la meilleure des solutions à son problème. Il entreprit donc de passer en revue les témoins susceptibles de créer à la barre un événement inattendu. Constatant avec mauvaise humeur que tout ceci allait lui demander beaucoup de travail pour un résultat fort aléatoire, il inscrivit le nom de Pierre Duval en tête de sa liste. Il devinait que le chasseur de nazis avait à coup sûr obtenu au cours de son enquête nombre de détails croustillants, susceptibles de produire à l'audience le plus bel effet. Il se fit fort de se rapprocher de cet homme discret, qui refusait les rendez-vous d'avocats, et d'obtenir ses confidences. Convictions personnelles, persuasion, menaces s'il le fallait, il était prêt à tirer toutes les ficelles, à jouer sur tous les tableaux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entendu que la procédure orale ne pourrait influencer sur la manifestation de la vérité, il se développa une certaine complaisance dans la conduite des débats, une sorte de flou sur ce qu'il fallait en attendre. Un flottement que Thibault espérait bien voir se reproduire à Reims et exploiter à son avantage.

Alice ruminait sombrement ses contrariétés.

Elle s'était une fois de plus disputée la veille avec François sur la stratégie à adopter. Il lui avait à nouveau interdit la moindre allusion aux activités de l'Adej ; elle lui avait reproché de saborder toutes ses idées sans rien proposer en échange.

– Mais que veux-tu que je propose ? Tous ces crimes, je les ai commis. C'est bien moi que l'on juge ; ce n'est pas quelqu'un d'autre. Il n'y a pas d'erreur judiciaire. Vous êtes bien les mêmes, tous les avocats, à rechercher toujours l'argument qui va changer les choses. Mais là, ma pauvre Alice, les choses sont ce qu'elles sont ; et ce n'est pas en trouvant une bonne façon de les raconter que tu vas arriver à les transformer.

Elle repensait à ce dialogue et à l'absence totale de combativité de son tuteur. Ils s'étaient séparés sans avoir rien construit, ni décidé pour le lendemain. Elle tournait en rond depuis des mois et se présentait à la première audience aussi peu préparée que si elle découvrait le cas. Elle n'envisageait pas d'imiter Vergès au procès Barbie en tentant d'embrouiller le jury sur des questions annexes, comme de savoir si l'accusé était présent ou non au moment des tortures. Il lui semblait indécent de détourner la procédure en montant en épingle des points sans importance. Elle aurait voulu aller au fond des choses, arriver à démontrer à tous la vraie nature de François, celle qu'elle connaissait. Elle brûlait de leur montrer leur erreur, mais se sentait totalement désarmée. Elle parcourut la salle du regard... tous ces acteurs qui, contrairement à elle, savaient leur rôle par cœur... tout ce

public ! Elle fut une fois de plus impressionnée par l'ampleur de la représentation et en voulut égoïstement à son tuteur, qui l'envoyait au casse-pipe devant tout ce monde. Elle était seule contre tous à cette place si exposée d'avocat de la défense. Ils ne lui feraient pas de quartier. Elle entra dans la bagarre avec déjà aux lèvres le goût de la défaite.

Elle observa la sérénité de François derrière sa vitre. Cette même tranquillité qui serait, dès le lendemain, qualifiée par la presse de mépris et d'arrogance. Elle ne savait ce qui l'affectait le plus, de la condamnation programmée de son tuteur, de l'humiliation publique qui se préparait pour elle ou bien de la distance qui s'était peu à peu installée entre eux.

Alice fut surprise par la violence de l'attaque qui lui jaillit en pleine figure du fond de la fosse aux robes noires. Elle ne s'était certes pas attendue à un congrès de *bisounours*, mais au moins à un certain climat de respect et de retenue, en harmonie avec l'ampleur des débats et la gravité de leurs enjeux ; celui-là même, en fait, qui s'était imposé pendant la lecture de l'acte d'accusation. Il en allait de la reconnaissance des victimes elles-mêmes, vivantes ou disparues, dans leur histoire et devant l'Histoire. Elle fut donc estomaquée de se retrouver happée sans ménagement dans une querelle de comptoir et, plus encore, que celle-ci fût engagée par un des avocats de l'accusation, dont la posture aurait au contraire dû incarner la dignité des victimes.

– Je demande la récusation de l'avocat de la défense, jappa Thibault, profitant sans demander la parole du premier silence venu.

Dès le début de la séance, il n'avait guetté que le moment de glisser son attaque, son instinct carnassier lui ayant dicté de s'imposer dès les premières secondes du match et de conquérir d'emblée un ascendant qui ensuite ne lui serait plus contesté.

– Cette meute d’avocats va me tailler en pièces, pensa Alice, espérons qu’ils ne sont pas tous aussi excités !

Le Président, tout aussi surpris qu’elle, se tourna vers le perturbateur.

– Nous avons une intervention dans le box des avocats. Maître ?

– Maître Geltstein, répondit Thibault.

– Ah oui... maître Geltstein, reprit le Juge d’un air entendu.

Thibault était en effet une figure dans la profession et c’est sans grand plaisir que les magistrats avaient noté son nom dans la liste des défenseurs des victimes. Ses méthodes de communication étaient bien connues et ses pairs, moins impressionnables que le public, ne lui témoignaient en général qu’une estime limitée.

– Eh bien, Maître, qu’avez-vous donc à nous apprendre sur la défense ?

– Je la récuse, répéta Thibault, au motif que l’avocat de la défense est sous l’influence de l’accusé.

– Sous l’influence ?...

– La Cour doit savoir que l’avocat de la défense vit en ménage avec l’accusé depuis des années, dans des conditions qui demanderaient à être éclaircies. Il a attiré cette personne à son domicile alors qu’elle était encore mineure et l’a contrainte à habiter en sa seule présence. Quelles ont été leurs relations ? Nous n’en savons rien, mais compte tenu du passé de l’accusé, nous pouvons nous attendre au pire. Or, c’est cet avocat, ayant grandi en son pouvoir, qu’il a choisi pour le défendre ! Un avocat dépourvu, sans mettre en doute ses qualités professionnelles, de la moindre expérience du droit pénal. Comme s’il n’y avait eu en France aucun spécialiste capable d’assumer cette charge ! Ce choix ne jette-t-il pas une lumière

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

40

– Madame Weniger, connaissez-vous cet homme ?

– Oui, monsieur le Président, dit le traducteur après la réponse d’Ingrid, c’est mon mari.

– Quand l’avez-vous vu pour la dernière fois ?

– En 1944. Il était affecté en France en raison de sa bonne connaissance de la langue. Il n’y avait pas beaucoup de francophiles en Allemagne, après la Grande Guerre, mais ses parents en faisaient partie. Je pense qu’il aurait préféré se battre sur un front plus animé. Il était très motivé par le National-Socialisme. La dernière fois que nous nous sommes vus, il passait à Munich pour une permission d’une semaine.

– Vous ne l’avez jamais revu ensuite ?

– Jamais.

– Vous avez communiqué avec lui ?

– J’ai eu une fois de ses nouvelles, mais je ne savais pas où il vivait.

– Madame Weniger, avez-vous pensé à refaire votre vie ?

– Je ne suis pas veuve.

– Avez-vous eu des enfants ?

– Ni avec mon mari, ni avec aucun homme que j’aie aimé, répondit-elle en fixant la statue de chair figée dans l’aquarium.

– Madame, cette Cour vous a appelée à témoigner, non pas pour établir des faits, qui le sont hélas amplement, mais pour

l'aider à comprendre qui est Frantz Weniger. Pourriez-vous, s'il vous plaît, nous aider à comprendre qui est l'homme que nous jugeons ?

– Non, monsieur le Président. Aujourd'hui, j'en suis incapable. L'homme qui est enfermé dans ce box est pour moi un étranger... et même à l'époque... quand je le vois ici, je me dis qu'il était déjà un étranger.

– Pourriez-vous, s'il vous plaît, préciser cette réflexion ?

– Quand nous nous sommes mariés, je ne connaissais pas Frantz. Il était très beau et brillant. Il avait un grand avenir devant lui et m'a immédiatement séduite. J'ai été amoureuse de lui, mais au fond, je ne crois pas l'avoir jamais aimé. Et je pense pouvoir dire la même chose de lui ; nous n'avons pas été assez proches pour que l'intuition amoureuse puisse faire son œuvre et se transformer en amour. Ce qu'un homme et une femme vivent ensemble après le voyage de noces, nous ne l'avons jamais connu. Il était toujours ailleurs ; et même quand il était là, il ne me disait rien. C'était un homme seul et égocentrique. Il aimait le nazisme et sa carrière, mais pas moi.

Alice était fascinée par cette femme. La femme de François. Elle avait toujours plus ou moins pensé qu'il devait exister une Ingrid quelque part et s'était longuement demandé à quel genre d'épouse son tuteur pouvait bien s'être promis, mais maintenant qu'elle la voyait de chair et d'os, elle ne pouvait pas la haïr. C'était une vraie dame. Une personne capable de rester fidèle, une vie durant, à un homme dont elle venait de déclarer avec toute la lucidité du monde qu'il ne lui était rien.

Et François, Alice le voyait maintenant, était resté lui aussi fidèle. Ce lien qu'elle avait toujours pressenti existait encore et lui apparaissait soudain d'une force incroyable. Ces deux êtres étaient encore liés. Ils étaient restés éloignés pendant toute leur

vie ; ils se faisaient face, après tout ce temps, sans même se regarder, mais ils restaient liés.

Et personne autour d'elle ne semblait voir cette évidence.

– Monsieur Gilleurs, connaissez-vous l'accusé ?

– Oui.

– Pourriez-vous renseigner la Cour sur la nature de vos relations ?

– Certainement. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois en 1948. J'étais à l'époque jeune conseiller municipal de Fismes, où il venait d'établir sa librairie. Son commerce était bien tenu et cet homme... François... apportait déjà une aide substantielle à quelques familles du pays en butte aux difficultés matérielles. J'étais très impressionné par l'énergie qu'il consacrait à cette activité. Il est vrai qu'il n'avait pas de famille, mais c'était tout de même un niveau d'engagement inhabituel, d'autant plus qu'il voulait l'augmenter encore.

– Pourriez-vous être plus précis ?

– L'économie de la région était très déprimée, après la Libération. La France se relevait difficilement de la guerre et certains foyers étaient vraiment à la peine. On n'avait pas de structure efficace pour l'aide sociale ; en tout cas, pas telle que François l'entendait. Il souhaitait donc donner un cadre légal à une action destinée à durer, mais en tenant absolument à rester discret. Il ne s'est jamais expliqué sur cette coquetterie, mais elle n'était pas négociable ; il ne fallait pas que son nom apparaisse. D'où l'idée de créer une association d'entraide, pour laquelle il recherchait des partenaires et des soutiens. C'est ainsi que nous avons monté ensemble l'Adej, dont je suis encore le Président.

– Et quelles étaient les fonctions de l'accusé, dans cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Alice a les jambes en coton.

Voici venu son tour de plaider pour la défense.

Depuis le début du procès, elle n'a jamais vraiment réussi à prendre sa place. Une seule fois, elle a eu la main, au cours de son étrange témoignage, et cette prestation trop personnelle a été généralement jugée déplacée. De quoi nous parle-t-elle ? Quel est donc cet avocat qui a besoin de nous raconter sa vie pour défendre son client ? Avec Vergès, ç'aurait été autre chose ! Incapable de l'aplomb avec lequel un autre aurait feint l'innocence outragée, elle s'est mise sous la protection d'une attitude honnête, d'un visage ouvert et d'un certain contrôle de soi, mais cette sincérité n'a suffi ni à impressionner les jurés, ni même à éviter les mauvais coups. D'une audience à l'autre, ses appréhensions initiales ne sont allées qu'en se confirmant et en s'amplifiant. Elle avait craint de se trouver en situation de faiblesse, et tel a bien été le cas. Ce Geltstein n'a cessé de la harceler et, mise à part une modeste pique improvisée en fin de match, on peut dire qu'il l'a contrôlée du début à la fin. Il l'a clouée au piquet à chacune de ses interventions. Celui-là a vraiment su tirer son épingle du jeu. Un vrai pro. Tout le contraire d'elle. Elle a été folle de se jeter dans cette affaire sans même mesurer tout le savoir-faire qui lui manquait. Elle a été inexistante.

De plus, le décorum et le volume de la salle d'audiences, la

procédure d'un procès fleuve et le nombre des participants n'ont cessé de l'impressionner et de lui faire voir son inexpérience. C'en est humiliant ! Tout le monde n'a vu que cela : son inexpérience ! Au bout du compte, elle n'a pas rendu service à François, en s'imposant sans se préoccuper de son avis. Il aurait été bien mieux défendu par un de ces jeunes pénalistes brillants et ambitieux, qui aurait travaillé jour et nuit, gratis et sans états d'âme, dans le seul espoir de se faire un nom.

Au reste, elle n'est plus si sûre d'avoir encore envie de le défendre, après l'épreuve de ces dernières semaines.

Allons, Alice, ce n'est pas le moment de faiblir. Tu ne vas pas les convaincre avec ce genre de questions. Un bon avocat ne se demande pas si son client l'inspire. En tout cas, il évite de le faire au moment de plaider. Tu es trop affective pour cette affaire. Trop de bonnes intentions et pas assez de métier.

Elle n'est tout simplement qu'une débutante dans le domaine du droit pénal. Les juristes et les théoriciens du droit des affaires ont tendance à mépriser la castagne des cours d'assises. Elle s'est laissée piéger par sa propre arrogance. Elle s'est ridiculisée et peste devant l'étendue des dégâts.

Elle s'avance au milieu des lions et commence :

– Au procès Eichmann, à Jérusalem, le climat était chargé de la même émotion qu'aujourd'hui et Hannah Arendt interpella le procureur par ces mots : « Écoutez, vous êtes là pour juger un homme, vous n'êtes pas là pour faire de l'Histoire ! »

Aujourd'hui, après toutes les horreurs qui ont été évoquées dans cette salle, et après avoir entendu maître Geltstein en appeler à la responsabilité des jurés devant l'Histoire, nous sentons tous cette émotion et je voudrais paraphraser Hannah Arendt : « Écoutez, nous sommes là pour juger un homme, nous ne sommes pas là pour juger le mal ! »

Bien sûr, tout serait simple s'il ne s'agissait que de juger le mal. La cause serait vite entendue. Nous le condamnerions sans appel et nous n'aurions d'ailleurs pas besoin d'un procès pour cela. Le mal, nous l'avons eu sous les yeux pendant des jours. Nous avons vu sa face. Nous en sommes abasourdis, épuisés, écœurés, et nous le condamnons.

Mais le procès d'un homme, ce n'est pas cela. Le procès d'un homme, c'est de cerner une part de ténèbres. Une part seulement. Nous ne sommes pas ici pour juger le nazisme, ni le crime contre l'humanité en tant qu'abstraction, mais Frantz Weniger, connu dans ce pays depuis bien longtemps sous le nom de François Vingre, qui se tient ici devant vous, et dont seulement une part de la vie a été soumise au mal. Quelle part ? C'est de cela qu'il vous faut décider.

Quelle part ? Moins de la moitié si on ne s'en tenait qu'à la durée, puisque François fut un homme de bien depuis le 26 décembre 1944. Près d'un demi-siècle ! Que les plus anciens dans cette salle se rappellent ce qu'ils étaient il y a un demi-siècle ! Qu'on se rappelle ce qu'était ce monde il y a un demi-siècle ! Tout a changé. Tous ont changé. Alors, comment juger ? Voilà toute la difficulté de votre tâche, dit Alice en se tournant dans la direction des jurés. Voilà toute sa grandeur aussi.

Mais cette tâche, rassurez-vous, car on a prévu de vous la simplifier... j'allais dire de vous la rétrécir... en déclarant les crimes de l'accusé imprescriptibles. C'est très commode, un crime imprescriptible. Cela simplifie tout, car on vous demande de le juger comme s'il avait été commis hier. Autant dire qu'on ne vous demande plus de le juger du tout, car personne ne conteste l'horreur des faits qui nous ont été relatés ; une horreur que seul le temps, justement, eût pu atténuer.

Alors, pourquoi nous avoir réunis ? demande Alice en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

seule, et en chemise d'été, encore ! Il n'y a que mes tripes que tu n'as pas pensé à me retirer ; et tu viens maintenant me reprocher de les avoir mises sur la table ? Je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais ton cas n'était pas exactement de ceux qui se gagnent sans effort. Tu y as pensé, à ça : que j'allais me retrouver à poil au milieu du champ de bataille sous le feu ennemi ? Tu t'es demandé comment j'allais me sentir à ce moment-là ? Tu t'es préoccupé de ce que j'allais pouvoir dire pour m'en tirer à peu près honorablement ?

Elle décroche d'un trait sa tirade ruminée pendant des semaines et des mois de tension et de frustration. Elle libère d'un coup toute sa véhémence trop longtemps contenue. Elle s'emporte et en tremble comme jamais elle ne se l'est permis, ni avant, ni pendant le procès.

François la revoit au moment de sa plaidoirie. Pas très conventionnelle, voire désincarnée, mais tellement personnelle, tellement touchante ! Elle seule a pensé à citer Hannah Arendt, si au cœur du sujet, si juste et si proche de ce qu'il fallait dire de lui. Le mal est banal et on s'y engouffre banalement. Il se sent submergé de tendresse.

– La question, ce n'est pas eux, Alice ; c'est toi. Eux, j'ai toujours su qu'ils me condamneraient, parce qu'on ne pardonne pas celui que l'on ne connaît pas. C'est impossible ; on ne sait de lui que le mal. Ce serait pardonner le mal, mais ça, personne ne le peut, et d'ailleurs, ça n'aurait pas de sens. Après son attentat, Jean-Paul II a dû aller faire la connaissance d'Ali Agça dans sa cellule pour pouvoir lui pardonner ; même lui n'en aurait pas été capable autrement. Tu l'as dit toi-même dans ta plaidoirie : si on oublie la personne, il n'y a plus rien à pardonner. Alors, avec eux, c'était peine perdue et ce sera encore pire à Jérusalem s'il faut aller recommencer là-bas. Mais

toi, Alice, me pardonnerais-tu ? Je veux dire... pas dans une plaidoirie... dans ton cœur, Alice, après tout ce que tu as entendu... et tout cela est vrai... et tu n'as pas tout entendu... Choisirais-tu de m'aimer *quand même* ?

Elle est en larmes. Après avoir vidé son sac de toute sa fureur et de son amertume, elle se sent flapie comme une baudruche crevée. Elle a relâché d'un coup la pression qui la tenait debout et il lui faut maintenant un nouveau squelette. Elle a devant elle toute la douceur et toute l'horreur du monde, et elle doit choisir. Non plus pour les autres, mais dans le secret de son cœur.

– Le Christ de l'église de Courville, Lui, a choisi de m'aimer quand même. Gratuitement, sans aucune raison, sans aucune logique. J'étais devant Lui comme le bon larron de l'Évangile. Tu sais, celui qui dit : *Souviens-toi de moi* et se fait promettre le Paradis ? Avant, j'avais toujours lu ce passage comme une justice rendue à un innocent condamné à tort, sans doute parce qu'on l'appelle le bon larron, par opposition au mauvais qui insulte Jésus, mais à côté du cadavre de mon frère d'armes, j'ai vu que les deux larrons avaient eu la même vie. Les deux sont de vrais malfaiteurs, des criminels de la pire espèce. Il n'y a pas d'erreur judiciaire. Ils savent pourquoi ils sont là : *Pour nous, c'est juste ; après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons.*

Imagine la scène : trois hommes qui agonisent, pendus depuis des heures à leur gibet. Deux d'entre eux sont terrifiés, cloués en face de leur vérité. Ils quittent sans espérance une vie misérable. Les mots sont devenus inutiles. Le troisième est le Christ, qui partage leur supplice. Nul ne comprend pourquoi Il est au milieu d'eux, mais même en cet instant où chacun se dévoile, Il ne juge pas. Il est juste présent ; et un des deux hommes bascule.

J'ai été cet homme, l'assassin qui se tourne vers Jésus. On se demande comment il ose seulement Lui parler. *Souviens-toi de moi* ; mais de quoi faudrait-il se souvenir ? On ne sait vraiment pas où il trouve cette confiance, lui qui connaît ses crimes et n'a plus rien à donner en gage. Plus même assez de vie pour promettre de s'amender. Dans ses mains, il n'y a que des clous qui le transpercent. Alors, demande-toi ce qui, dans cette histoire, est le plus incroyable, de la présence du Christ ou bien du brigand qui, au seuil de la mort, trouve encore l'espoir de dire *Souviens-toi de moi* ?

Je ne sais toujours pas, je ne saurai jamais ce que Germain a fait bouger en moi, mais ce dont je suis sûr, c'est que c'était surhumain. C'était au-delà de moi et ça s'est fait tout seul. Ça s'est fait gratuitement.

Mais pourquoi a-t-il attendu jusqu'à aujourd'hui pour me parler ainsi ? se demande Alice. Déjà, son esprit est lancé ventre à terre, dans l'élan et les réflexes du procès, sur la piste de possibles implications pratiques à cet éclairage nouveau.

– Tu sais, continue François, désormais libéré de toute autocensure et dont le discours se déploie enfin à son rythme, comme le feraient des dernières volontés ; ce que l'on reçoit de vraiment important est toujours gratuit. Les talents, les amis, les enfants, la foi, la paix, l'amour, le pardon... on ne pèse ni ne paie jamais rien de tout cela. Dans la vie, on n'a pas à payer pour ce qui compte et on ne compte que ce qui ne compte pas.

Je viens d'être condamné et tu trouves cela injuste, mais dans l'église de Courville, j'ai été pardonné et je peux te dire que c'était bien injuste aussi. À l'époque, je ne méritais rien d'autre qu'une balle dans la bouche et du désespoir pour l'éternité, mais quand j'ai vu, physiquement vu sur la face d'un Supplicié que je pouvais être aimé quand même ; là, j'ai compris que le ciment du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

17

18

19

20 - Ingrid et Alice

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31 - François

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47 - Épilogue : La Terre Promise

48

Table des matières

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir
notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet,
la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter
des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr

AUX
QUATRE
VENTS

L'AUTEUR

Olivier Guy a commencé sa vie comme un homme de sciences, de techniques et d'industrie. Il a gravi les échelons de l'entreprise en y côtoyant toutes sortes de situations ordinaires, et quelques autres qui l'étaient moins, mettant en scène une collection assez complète des caractères de la comédie humaine.

La conduite des hommes, la nécessité d'expliquer, et plus encore d'entraîner, de trouver les mots justes qui veulent convaincre plutôt que démontrer, lui ont appris « sur le tas » le pouvoir de la parole, stimulant ou mortel, terrible ou guérisseur.

La rencontre impromptue de misères véritables, mais si communes que tous finissent par s'y habituer, et aussi par bonheur de quelques héroïsmes discrets, lui ont donné le désir d'en user.

De larmes et de lumière est son premier roman.

Olivier Guy De larmes et de lumière

roman

AUX
QUATRE
VENTS

E&B

www.editions-beatitudes.fr